

ORTHODOXIE

N° 187 | 📄 | AVRIL 2021

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

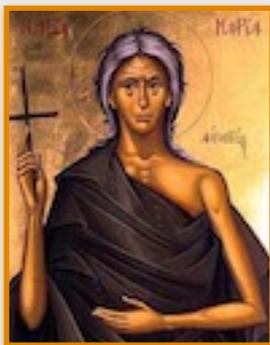
TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Rien de nouveau, si ce n'est le corona qui conditionne aussi la vie de l'Église.

Pour la célébration de Pâque, rien de sûr encore. On attend les directives de Macron & consorts.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien



SOMMAIRE

- POUR LA SAINTE RÉSURRECTION DE NOTRE SAUVEUR JÉSUS CHRIST
- DE LA VIE DE L'APÔTRE ANDRÉ
- QUESTIONS -RÉPONSES
- CULTIVER ET GARDER
- L'OBOLE DE LA VEUVE
- SAINT JACQUES LE NOUVEAU
- COMMENT LIRE LES PSAUMES
- CONCERNANT L'ENFANTRICE DE DIEU
- LE BRIGAND CONVERTI
- LA VIE DE SAINTE NATALÈNE

Merveilleuse conversion qui te mène vers les biens supérieurs, amour divin qui exclut les plaisirs de la chair, ardente et sainte foi pour laquelle fidèlement, ô Marie, nous t'exaltons dans tous les siècles !

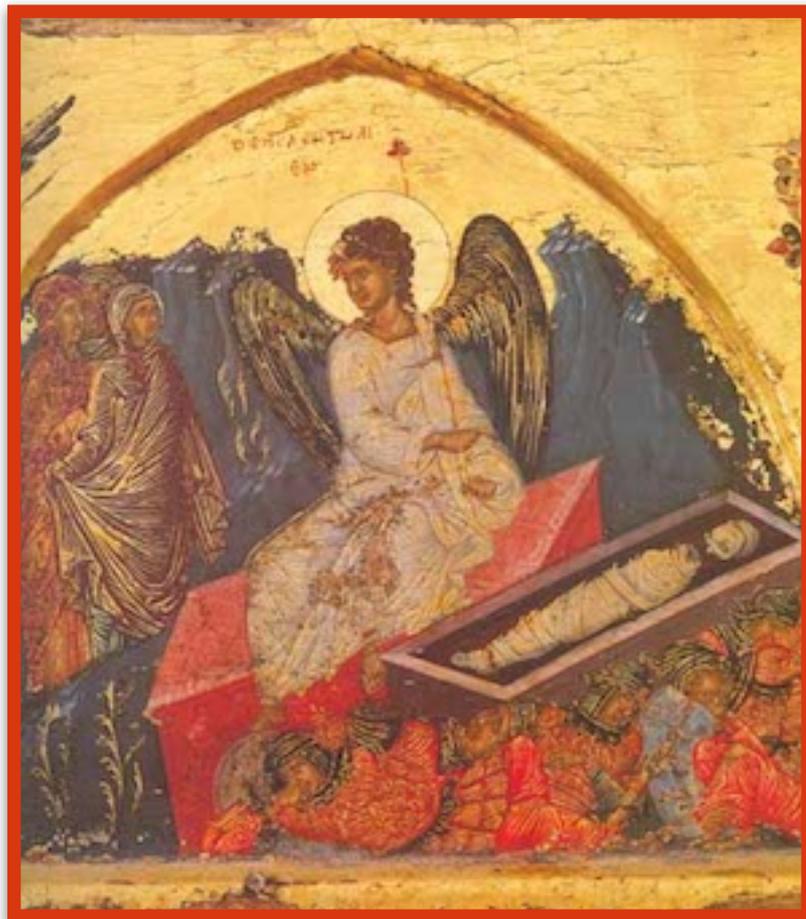
Les passions de l'âme et de la chair, au glaive de la tempérance tu les as retranchées; et les mauvaises pensées, tu les étouffas par le silence d'une ascétique vie; au flot de tes larmes tu arrosas le désert et tu portas les fruits du repentir : vénérable Mère, nous célébrons ta mémoire sacrée.

5e Dimanche du Carême

POUR LA SAINTE RÉSURRECTION DE NOTRE SAUVEUR JÉSUS CHRIST

Du bienheureux Jean, évêque de Béryste

Le chœur pieux des femmes amies de Dieu demeurait attaché par l'amour au sépulcre du Maître et elles attendaient de voir resplendir à nouveau la Vie qui sortirait, d'une «tombe taillée dans le roc.» A ces femmes toutes en pleurs, deux anges, lumineux et éblouissants comme des éclairs, annonçaient la bonne nouvelle. Par leur visage radieux et souriant, ils montraient que la joie du monde était ressuscitée, et ils blâmaient les femmes de penser à tort que la Vie était encore cachée dans le sépulcre et de «chercher celui qui est vivant parmi les morts.» Ils leur faisaient des reproches et leur criaient : «Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Jusques à quand resterez-vous ainsi dans l'erreur, à pleurer ? Jusques à quand allez-vous considérer comme mort celui qui est vivant et dispensateur de vie ? Elle est ressuscitée la Lumière, comme elle l'avait prédit, au troisième jour. Le sépulcre ne recouvre plus celui qui avait recouvert la terre par le ciel. Il n'est plus lié par des langes, celui qui, d'un seul mot, a dénoué les liens de la mort. Partez joyeuses, et courez annoncer aux apôtres «la bonne nouvelle de la Résurrection.» Ces femmes donc, que leur sexe inclinait au pessimisme et qui s'attachaient encore, à cause de l'amour qu'elles portaient à Dieu, voilà qu'un message aussi important, transmis par des anges, suffisait à lui seul pour les consoler et pour apaiser leur chagrin. Cependant aux églises du Crucifié répandues sur toute la terre, les bergers de la grâce annoncent aujourd'hui la bonne nouvelle, en usant des paroles sacrées de Paul, avec lesquelles je vous crie, moi aussi, dans l'allégresse : «Le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui se sont endormis.» A lui la gloire dans les siècles des siècles. Amen.



DE LA VIE DE L'APÔTRE ANDRÉ

Après que l'apôtre eût parlé ainsi, il leur donna sa bénédiction et il quitta Philippes et se rendit à Thessalonique. Là, il y avait un certain jeune homme d'une famille distinguée et ayant de la fortune, il s'appelait Exous, et ses parents tenaient dans cette ville un rang élevé. Lorsqu'il eut reçu la nouvelle des prodiges qu'effectuait le bienheureux André, il vint vers l'apôtre sans que ses parents en eussent connaissance, et il tomba à ses pieds, et il le pria, disant : «Montre-moi, ô Seigneur, le chemin de la vérité, afin que je gagne l'immortalité, car j'ai reconnu que tu es vraiment le serviteur de celui qui l'a envoyé.»

Le saint apôtre lui prêcha alors le Seigneur Jésus Christ, et le jeune homme crut, et depuis cette heure, il resta attaché à l'homme de Dieu, sans être arrêté par considération pour ses parents ou pour sa fortune. Et, de leur côté, les parents cherchaient leur fils, et lorsqu'ils apprirent qu'il se tenait auprès de l'apôtre, ils vinrent avec des présents et ils s'efforcèrent d'éloigner leur fils du bienheureux André. Mais il refusa de les suivre et il dit : «Puissiez-vous acquérir la véritable richesse, et reconnaître le Créateur du monde qui est le Dieu réel, et sauver vos âmes de la condamnation qui les menace.»

Et lorsque le jeune homme parlait ainsi, le bienheureux apôtre descendit du troisième étage, et leur prêcha la parole de Dieu, mais comme ils refusèrent de l'entendre, il retourna auprès du jeune homme et ferma les portes de la maison. Les parents excitèrent un grand tumulte et vinrent pour brûler sa maison. Et ils avaient déjà jeté des fagots embrasés, et la flamme s'élevait déjà à une grande hauteur, lorsque le jeune homme prit un vase rempli d'eau et dit : «Seigneur Jésus Christ, dans les mains duquel réside la puissance de tous les éléments, toi qui rends humide ce qui brûle et qui fais que ce qui est humide brûle, toi qui refroidis ce qui embrase et qui éteint ce qui brûle, fais que ce feu s'éteigne, et qu'il ait été allumé, non pour faire aucun mal à tes serviteurs, mais pour propager la foi.»

Et après avoir parlé ainsi, il jeta de l'eau qui était dans le vase, et aussitôt le feu disparut comme si jamais il n'avait été allumé. Lorsque les parents du jeune homme virent ce prodige ils dirent : «Voyez, notre fils devenu un enchanteur.» Et ils apportèrent des échelles, et voulaient monter au troisième étage pour le tuer ainsi qu'André. Mais l'apôtre les frappa d'aveuglement, de sorte qu'ils ne pouvaient se servir des échelles.

Et lorsqu'ils étaient dans cet embarras, un certain Lysimaque, un des habitants de la ville, dit : «Que prétendez-vous faire avec ce travail insensé ? Car Dieu combat pour ces hommes et vous ne le reconnaissez pas ! Revenez de votre folie, afin que le courroux du ciel ne vous châtie pas rudement.» Et quand il eut parlé de la sorte, ceux auxquels il s'adressait dirent dans la sincérité de leurs cœurs : «Le Dieu véritable est celui que ces gens vénèrent, et nous sommes décidés à le suivre.»

Les ténèbres de la nuit étaient alors venues, et soudain une lumière éclata, et tous les yeux furent éclairés, et les habitants de Thessalonique montèrent à l'endroit où l'apôtre était avec le jeune homme, et ils le trouvèrent en prières. Ils se jetèrent à ses pieds, et ils s'écrièrent : «Nous le conjurons, ô Seigneur, de prier pour tes serviteurs qui avaient été aveuglés par l'erreur.»

Et telle était la componction qui avait touché le cœur de tous, que Lysimaque, qui était un des habitants de la ville, dit : «En vérité Jésus Christ est le Fils de Dieu, comme le prêche son serviteur André.» Et tandis qu'ils étaient tous fortifiés par l'apôtre dans la foi et qu'ils croyaient, les parents s'endormirent dans l'incrédulité, et ils maudirent le jeune homme et ils revinrent chez eux et ils firent donation de tout ce qu'ils possédaient à des établissements publics.

Et peu de temps après, lorsque quarante jours se furent écoulés, ils rendirent l'esprit à la même heure. Et ensuite, le jeune homme, qui par sa douceur s'était acquis l'attachement de tous les habitants de la ville fut remis en possession de

l'héritage de ses parents. Et quoiqu'il possédât tout ce qu'ils avaient eu, Iill ne s'éloigna pas de l'apôtre, mais il employa le superflu de ses biens à pourvoir aux besoins des pauvres et à soulager les malheureux.

QUESTION :

Vous vous nommez Vrais Chrétiens Orthodoxes. Ce qui implique que ceux qui ne sont pas identiques à vous sont des faux chrétiens orthodoxes. ...

RÉPONSE :

Mon cher,

je ne juge pas la vie morale ni même pas la foi personnelle de quelqu'un mais la croyance officielle (papiste, protestants etc).

En faisant ainsi, je ne fais que suivre les pères et les conciles qui ont condamné et anathématisé.

Si les néo-calendaristes, – qui se disent orthodoxes,– flirtent avec tous les hérétiques et se sont même unis avec les monophysites tout en prétendant demeurer orthodoxes, alors nos pères se sont trompés et les conciles sont erronés.

Bien sûr, indirectement, je vise aussi les personnes hérétiques. Si je condamne la cigarette, les fumeurs sont concernés, mais je ne les empêche pas de fumer. Le prophète dit bien que celui qui n'avertit pas celui qui tombe dans une fosse est coupable. Je dois condamner ce qui est mal, mais laisser libre chacun. Hier mon garagiste fumait sans arrêt, mais je lui ai quand même dit qu'un jour il le regrettera, quand la maladie se montrera.

Nous nous disons VCO pour nous différencier des "Néos", afin de ne pas être confondus avec eux. Nous ne les avons jamais persécutés, alors qu'eux l'ont fait envers nous et continuent de nous calomnier.

Les sacrements des hérétiques et schismatiques sont sans valeur. En dehors de l'Église il n'y a pas de sacrements. Saint Cyprien dit bien que leur baptême n'est qu'un bain profane, etc. Autrement, il faudrait aussi reconnaître le baptême des "Témoins de Jéhovah" et de tant d'autres pseudo-chrétiens.

Nous suivons simplement le chemin que nos pères ont tracé, rien de plus; ce que les autres ne peuvent prétendre faire.

a. Cassien

HAÏSSONS DANS TOUS LES PÉCHEURS, LEURS VICES, NON LEURS PERSONNES;
COMME FONT LES MÉDECINS HABILES QUI NE VEULENT DÉTRUIRE QUE LA
MALADIE, NON LE MALADE.
SAINT CÉSaire D'ARLES

QUESTION :

...La difficulté réside dans le fait que TOUS LES ORTHODOXES CONFESSENT CE MÊME CREDO !!! LES VRAIS COMME LES FAUX. Et puisque tous les Faux disent qu'ils sont vrais, comment je m'y retrouve ?

RÉPONSE :

Il ne suffit pas de confesser en paroles seulement le Credo, il faut aussi le pratiquer. Il y a orthodoxie et aussi orthopraxie; l'un ne va pas sans l'autre. Ceux qui pratiquent l'œcuménisme, – qui est la pan-hérésie, qui inclut toutes les hérésies –, sont en dehors de l'Église. De même ceux qui sont en communion avec eux. «Ne savez-vous pas que celui qui s'attache à la prostituée est un seul corps avec elle ? Car, est-il dit, les deux deviendront une seule chair,» dit l'Apôtre (I Cor 6,16)

«Entrez par la porte étroite. Car large est la porte, spacieux est le chemin qui mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par là.» (Mt 7,13) Pour entrer dans cette porte étroite, il faut être prêt à tout sacrifier pour le Christ. Si on cherche autre chose (gloire, carrière, argent etc.), on fait fausse route.

Le père Basile, de bienheureuse mémoire, disait autrefois : «Si l'orthodoxie se trouve chez les papous, allons-y, même si cela nous est pénible !»

«Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront pas la saine doctrine;... ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres désirs.» (II Tim 4,4) Regardez ce que cette foule de docteurs prêchent et confessent ! Ce sont des faux prophètes qui ne parlent que de paix et de sécurité.

Avant de s'engager, on regarde, on essaie. Si notre foi en nous est juste, alors on trouvera le bon chemin et la porte étroite, même à travers des détours. Dieu écrit droit sur des lignes courbées, et il saura redresser notre chemin !

Il ne suffit pas de chercher intellectuellement. L'orthodoxie n'est pas une philosophie mais vie. Sans négliger cette recherche, il faut surtout prier, car la foi est un don de Dieu et non le fruit de nos recherches.

«Dans les douleurs, tu enfanteras». Cela est vrai aussi pour notre naissance spirituelle vers la vraie vie.

«La multitude peut m'effrayer mais pas convaincre,» dit saint Basile. La multitude des «fidèles», à notre époque, c'est plutôt un mauvais signe, car la multitude cherche la facilité et prend le chemin large qui va vers le bas, la perdition.

Vous écrivez : «quelque chose en moi me dit que...» Ce quelque chose c'est votre conscience, aiguillonnée par la grâce. N'étouffez pas cette petite flamme, mais entretenez-la avec crainte, car «nous portons ce trésor dans des vases fragiles, afin que cette grande puissance soit attribuée à Dieu, et non pas à nous.» (II Cor 4,7)

a. Cassien

Ceux qui savent bien gouverner et guérir les âmes raisonnables sont vraiment rares, surtout maintenant. Nombreux peut-être sont ceux qui font semblant de jeûner, de veiller on de porter un habit de dévotion ou même qui le font réellement; de même, apprendre par coeur et enseigner par la parole sont choses relativement aisées; mais il s'en trouve très peu qui déracinent les passions dans les gémissements et acquièrent les vertus fondamentales sans plus les perdre. Le Seigneur dit à l'abbé Macaire par révélation : *Considère que les pasteurs vont disparaître, que les plus négligents domineront les bons, triomphant par le nombre, au point que les mauvais gouverneront les frères et que ceux qui ignorent la vie monacale l'emporteront et se disputeront le pouvoir, que les bons seront chassés par les mauvais et les parfaits n'auront pas la liberté dans les monastères et, comme on dit, les choses saintes seront transformées en institutions humaines.*

saint Cyrille le Philéote

CULTIVER ET GARDER

«Le Seigneur-Dieu prit l'homme, et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et pour le garder.» (Gn 2,15) Selon ces paroles, Adam n'était pas destiné à l'oisiveté. Sa tâche était de s'occuper du jardin d'Eden, et de garder le commandement de Dieu, de ne pas manger de l'arbre défendu. Donc une occupation matérielle et spirituelle à la fois. Cultiver et garder le paradis fut, avant la chute, une tâche de

loisir, mais ensuite cela devint, à cause du péché, laborieux : «C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous

les jours de ta vie, il te produira des épines et des ronces, et tu mangeras de l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris; car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière.» (Gen 3,17-19)

«Et lorsque la peine de cet égarement vient la frapper, elle voit par expérience combien diffère

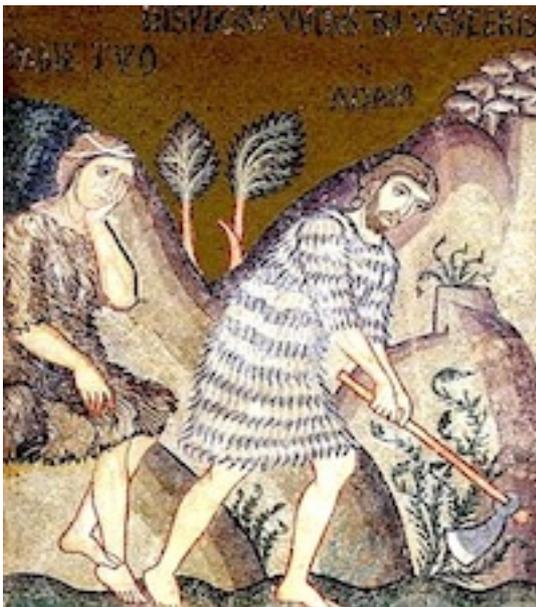
le bien qu'elle a délaissé du mal où elle est tombée.» vénérable Augustin (de la genèse, chap. 9)

Une fois chassés du paradis les protoplastes devraient donc se procurer de la nourriture – «Dieu le chassa du jardin d'Eden, pour qu'il cultivât la terre,» – en peinant et leurs progénitures également cela jusqu'à la fin du monde. «Abel fut berger, et Caïn fut laboureur.» (Gen 4,2) Cette malédiction pose donc sur nous.

Plus tard, on voit que «Noé commença à cultiver la terre, et planta de la vigne.» (Gen 9,20)

Les pères interprètent spirituellement ce passage : *cultiver et garder*, en l'appliquant à notre âme, qu'il faut défricher d'abord les ronces et les épines, – qui signifient les péchés, – ensuite cultiver avec des vertus et garder de l'ennemi, qui cherche à la dévaster comme autrefois dans le paradis.¹

Le jeûne, que l'Église nous demande, surtout



¹ Les mosaïques orthodoxes sont de Palerme en Italie.

lors du Grand Carême, n'est autre que le rétablissement de l'état paradisiaque.

«Il est bien plus vrai que le jeûne va balayer de notre âme toute cette agitation qu'y entretiennent nos passions. Finie cette bataille de l'esprit et de la chair, finie cette rébellion de l'esclave contre le maître, un terme est mis, une bonne fois, à cette guerre livrée par notre corps.» saint Jean Chrysostome (première homélie sur la Genèse)

a. Cassien

Bien des causes différentes ruinent les biens que l'on possède : non seulement les vers et la grande longueur du temps, mais encore les calomnieurs, les voleurs, les domestiques, l'incertitude de l'avenir, et pour finir, la mort – à laquelle on ne peut échapper quand bien même on échapperait au reste – peuvent priver de son argent et de ses biens celui qui croit les posséder; car sa possession des biens est nominale, non réelle. Mais celui qui, par les aumônes et les bienfaits, se détache ici-bas de la richesse peut se voir couronner pour un choix sensé et sûr parce qu'il a découvert un lieu sacré, interdit d'accès à tous les maux cités plus haut. Un tel lieu, c'est le ciel : il est inaccessible à toute mauvaise action, plus fertile que n'importe quelle terre, et il accorde à ceux qui ont eu cette confiance de récolter éternellement en grande abondance les fruits des semences qu'ils y ont déposées.
saint Isidore de Péluse (lettre à Epiphane, diacre)

L'OBOLE DE LA VEUVE

«Jésus, s'étant assis vis-à-vis du trésor, regardait comment la foule y mettait de l'argent. Plusieurs riches mettaient beaucoup. Il vint aussi une pauvre veuve, elle y mit deux petites pièces, faisant un quart d'as. Alors Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : *Je vous le dis en vérité, cette pauvre veuve a donné plus qu'aucun de ceux qui ont mis dans le tronc; car tous ont mis de leur superflu, mais elle a mis de son indigence, tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre.*»

(Mc 12,41-44, voir Luc 21,1-4)

L'évangéliste Luc commence le chapitre 20 : «Un de ces jours-là, comme Jésus enseignait le peuple dans le temple.» Cela se passait après avoir chassé les vendeurs du Temple et peu avant sa passion. Après avoir vivement fait des reproches aux Pharisiens et aux scribes, qui ne cherchaient qu'à satisfaire leurs ambitions, Jésus «leva les yeux,» dit Luc, et il vit cette pauvre veuve. Elle n'avait plus d'ambitions, ayant perdu son mari, et n'ayant peut-être même pas eu d'enfants. Elle ne faisait juste que survivre. Elle avait certainement entendu les paroles que le Christ adressait au peuple et ces paroles étaient tombées sur la bonne terre et portaient des fruits. Elle donna tout ce qu'elle avait, deux petites pièces (lepta en grec. On pourrait dire en français : centimes). C'était peu, mais Dieu pèse les intentions bien plus que l'objet même de nos offrandes, il considère moins la matière de notre sacrifice que la disposition généreuse de celui qui l'offre.

Saint Jean Chrysostome dit : «Ce n'est pas la modicité de l'offrande, mais la richesse du coeur que Dieu considère ici.» (hom 1, sur l'Épit. aux Hebr.)

Matthieu ne relate pas cet épisode dans son évangile. Peut-être lui rappelait-elle trop ses péchés, du temps où il était encore publicain ?

Elle mit son offrande dans le trésor. «Le mot grec φυλάξαι veut dire conserver, et le mot persan *gaza* signifie richesse; de là le nom de gazophylacium donné à l'endroit où l'on conserve l'argent. Ce nom était également donné au tronc où l'on déposait les dons faits par le peuple pour les usages du temple.» Bède le Vénérable.

«Plusieurs riches mettaient beaucoup.» Ce *beaucoup* était de leur superflu, dit l'évangile. Le superflu, dont on n'a pas besoin, ne pèse pas grand chose au yeux du Seigneur. On ne peut pas s'en servir, comme celui qui donne, en aumône ou en héritage, son avoir juste avant de mourir. Il ne peut rien emporter dans l'autre vie de toute façon. Qu'il le veuille ou non, il doit l'abandonner.

Pour revenir à la valeur de notre sacrifice : C'est l'effort, la peine, que cela nous coûte, et non le don en lui-même. Cela est valable pour le jeûne, la prière, etc. L'un peut jeûner strictement et ne manger qu'une fois par jour en carême, et cela sans grand effort. L'autre peine, tout en mangeant plusieurs fois dans la journée. Le premier ressemble plutôt aux riches, qui avaient tout en abondance, et le second à cette pauvre veuve, qui dans son indigence, donnait tout.

La quintessence, dans d'autres termes, le jus ou la sève, de cette histoire. Dieu n'a pas besoin de notre offrande, étant la richesse même, mais c'est la pureté de l'intention qu'il apprécie.

Pour finir : Faisons des efforts selon nos moyens, lors du Grand Carême qui s'approche, afin de fêter «cette belle et lumineuse fête» de Pâque, et entendre les paroles du grand Chrysostome : «Que celui qui s'est fatigué à jeûner reçoive maintenant son denier ! ... Entrez donc tous dans la joie de votre Maître.»

Voilà quelques pauvres mots, – mon obole, – n'ayant pas plus à donner.

a. Cassien



SAINT JACQUES LE NOUVEAU

Aux alentours de 1520, vivait à Constantinople un marchand, appelé Jacques. Il était chrétien mais il ne connaissait pas même la porte de l'église. Il l'oubliait vite ... Comment se rappeler d'elle, puisqu'il ne l'enjambait que trois fois par an ? Quant à la porte du père spirituel, elle ne l'avait jamais vu ... chrétien sur la carte d'identité, dirait-on aujourd'hui.

Un jour donc, il fut stupéfait, lorsqu'il entendit un de ses amis qui était turc, admirer la foi des chrétiens.

«Ma femme était malade,» lui a dit le turc. Comme je n'ai rien vu d'efficace par tous nos propres docteurs, je suis allé à votre patriarche Niphon pour qu'il lui dise une bénédiction. Ce matin-là l'office prenait fin et j'appelai le patriarche près de la porte. Il est venu habillé de ces vêtements-là étranges (il entendait les ornements) et commença à lire les prières à la femme.

Lorsque le patriarche commença à lire, soudain, la coupole de votre église s'ouvrit tout entière et un faisceau de lumière s'est déversé par le ciel ! Ce n'est pas seulement moi que je l'ai vu mais aussi mes esclaves. Ils s'étaient effrayés. Cette lumière céleste couvrit le patriarche, ma femme Phatmé, illuminant en même temps d'une façon très bizarre toute l'église. Ma femme, Phatmé, fut guérie. Elle fut sur pied. Pour cela, je te dis que vous, les Grecs, les chrétiens, vous avez une foi éminente.»

Ces paroles ébranlèrent Jacques. Il s'est senti comme si se réveillait après un rêve. Des couteaux lui percèrent le cœur. Son esprit s'ouvrit et s'illumina. Il a très bien compris quel trésor précieux était sa foi. Il fut recueilli, il arracha des larmes et eut honte. Il eut honte car un turc avait estimé beaucoup plus que lui, sa foi chrétienne, Il eut très honte ... Les nombreux soins et son avidité l'en donnaient ou plutôt l'aveuglaient et ne le laissaient pas comprendre la beauté, la vérité et la force de la foi chrétienne.

Le jour suivant était le dimanche. Il est allé à l'église dès l'aube. Pleurant, il regardait le patriarche Niphon, le futur saint de notre Église, célébrer le sacrifice non-sanglant de la divine liturgie. Le moment est arrivé de la sainte Anaphore. Après le «Tenons-nous bien ...» du diacre, s'ensuivit la bénédiction trinitaire par le patriarche ...

Des mains de saint Niphon, au moment où il bénissait le peuple, il vit surgir des rayons et des éclairs de lumière incréée qui heurtaient sur les cœurs des assistants. Un rayon de cette lumière incompréhensible frappa aussi le cœur de Jacques. Alors, il fut inondé par bonheur, par béatitude et par une allégresse divine. Il fut rempli d'une paix inexprimable. Il n'a pas même compris que la divine liturgie prit fin. Tout le monde était parti et lui, il resta seul.

Le même après-midi il chercha le patriarche et il s'est confessé tout contrit et avec sincérité. Il vivait tant d'années à Constantinople ne s'en étant pas aperçu qu'il y avait près de lui un prêtre saint, un «trésorier» fiable et savant de la richesse de l'amour de Dieu. Un intendant fidèle de la grâce Divine.

Jusqu'alors, il n'avait confiance qu'en son argent. Pourtant, il a changé dans un jour. Il partagea toute sa fortune aux pauvres. 300.000 pièces d'or, ce qui correspond à six millions d'euros !

Ensuite, il prit l'habit. Son action, ses homélies, étaient des proclamations ferventes, afin que la nation asservie des grecs orthodoxes soit réveillée ce qui n'a pas plu aux conquérants. Ils l'arrêtèrent et le décapitèrent après d'horribles tourments. Ainsi, saint Jacques le nouveau martyr fut martyrisé pour la foi du Christ, en novembre 1520.

Celui qui a fait tout ce qui dépendait de lui pour convaincre sans pourtant y parvenir, bien loin de mériter la critique, a droit à l'admiration comme s'il avait réussi. Si tu trouves cela surprenant, tu auras le témoignage de Paul qui déclare : «Chacun recevra son salaire proportionné à son effort.» Il n'a pas dit : *Proportionné au résultat de cet effort*. Car celui qui a fait tout ce qu'il devait faire mérite bien d'être récompensé.

saint Isidore de Péluse (lettre à ARTÉMIDÔROS)

COMMENT LIRE LES PSAUMES

saint Athanase d'Alexandrie

Il faut apporter à la lecture des psaumes des dispositions droites et pures, se croyant comme transporté dans le jardin de délices, où nos premiers parents pouvaient cueillir indifféremment les fruits divers que les mains du Créateur avaient mis à leur disposition. Ce seul livre suffit à tous les besoins du coeur; et il n'est pas une situation de la vie où l'on n'en puisse recueillir les plus précieux avantages. Que l'on veuille se livrer aux mouvements de la componction et de la pénitence, que l'on soit éprouvé par la tentation ou par l'adversité, en butte à des inimitiés, ou sauvé de quelque péril, dans la tristesse ou dans la joie; les psaumes fourniront à l'âme de quoi la fortifier ou la consoler. Ils lui prêtent abondamment les expressions de la louange, de la reconnaissance, des bénédictions envers le Seigneur; et le langage du Prophète devient son propre langage. Gardez-vous bien d'ajouter aux paroles des psaumes la pompe d'ornements étrangers, comme s'ils avaient besoin des artifices de l'éloquence. Il n'est pas permis ni d'en transposer les expressions, ni de rien changer au texte. On doit les réciter et les chanter tels qu'ils ont été écrits, afin que les saints personnages qui nous les ont transmis comme simples dépositaires, reconnaissant leur propre langage, prient avec nous; afin surtout que l'Esprit saint, qui a parlé par leur bouche, retrouvant les mêmes paroles qu'il leur communiqua par sa divine inspiration, nous accorde, ainsi qu'à eux, son assistance toute-puissante.

CONCERNANT L'ENFANTRICE DE DIEU

Le saint Esprit descendit dans le sein de la Vierge, accompagné de toutes les vertus inséparables de sa divine essence, telles que les suppose sa souveraine principauté; la pénétrant, la remplissant tout entière de sa grâce, – pleine de grâce, – la comblant de toutes les perfections, ce qui était exprimé par cette parole : *La vertu du Très-Haut lui-même vous couvrira de son ombre*. Que cette vertu toute-puissante soit restée unie à elle depuis sa conception et après, durant tout le temps de sa vie; c'est de quoi je suis intimement assuré. Car je ne saurais croire que cette plénitude de grâces n'ait été que passagère en la sainte Vierge. Non. Je crois qu'elle lui a été communiquée pour tous les temps. De même que ce n'a pas été pour une seule fois que la vertu du Très-Haut l'a couverte de son ombre, mais qu'elle la couvre et l'environne encore à présent, et l'environnera toujours; en sorte que la présence de l'Esprit saint la fait être éternellement pleine de grâces.

LE BRIGAND CONVERTI

Nous avons vu de nos jours sous l'empire de Maurice un chef de voleurs dans les confins de la Thrace exercer mille cruautés; on n'osait passer par les lieux qu'il habitait, on avait mis en vain plusieurs fois des soldats et des archers à ses trousses pour le prendre. L'empereur envoya ses ordres à ce brigand par un jeune homme; ce qui est merveilleux, ce chef de bandits, comme s'il eût été ému par quelque puissance céleste, respectant les ordres du prince, et renonçant à ses brigandages, vint se jeter aux pieds de Maurice, et lui avoua humblement tous ses crimes. La fièvre lui prit peu de temps après. On le porta à l'hôpital de Samson, il tomba en frénésie après avoir bu du vin, mais revenant à soi à l'entrée de la nuit, et se sentant fort pressé, il se mit à implorer la miséricorde divine, en versant des torrents de larmes avec les sentiments d'une sincère pénitence, il demandait, en gémissant, le pardon de ses péchés, et parlait à Dieu en ces termes :

«Je ne vous demande rien de nouveau, Seigneur plein de miséricorde; faites éclater votre bonté sur moi, comme vous le fîtes autrefois à l'égard d'un autre voleur qui me ressemblait; agréez les larmes que je répands, étant sur le point de sortir de la vie; vous avez reçu au nombre de vos ouvriers ceux qui ne commentèrent à travailler qu'à la onzième heure, recevez aussi mes soupirs, purifiez-moi dans mes larmes qui me serviront de baptême, et ne m'en demandez pas davantage; la situation où je suis ne me permet pas de faire autre chose. Ne me traitez pas à la rigueur, car je me trouve accablé sous le poids de mes péchés, il est impossible de les compter. Vous avez agréé autrefois la pénitence de Pierre, agréez aussi mes larmes, et faites-les servir à effacer mes iniquités.»

Le voleur continua longtemps ce discours; il essayait ses larmes avec un linge, et mourut en cet état, selon le rapport de ceux qui s'y trouvèrent.

Un fameux médecin qui avait coutume de visiter les malades de cet hôpital, dormait en sa maison, et vit en songe au moment que le voleur expira, une infinité d'éthiopiens qui entouraient son lit, et qui tenaient des papiers où ses crimes étaient écrits. Il remarqua aussi parmi eux deux hommes fort éclatants; on apporta une balance, on jeta dans des plats tous les billets qui contenaient les crimes du voleur, le poids la fit pencher et enleva l'autre côté de la balance. Les deux anges de lumière se demandèrent l'un à l'autre, n'avons-nous rien qui pût servir de contrepoids ? Hé ! que pourrions-nous avoir, à peine dix jours se sont écoulés depuis qu'il est sorti des bois, et qu'il a cessé de massacrer les passants ? Pouvons-nous trouver en lui quelques bonnes oeuvres ?

Ayant parlé de la sorte, il semblait qu'ils fouillaient dans son lit, ils trouvèrent le linge dont il s'était servi à essuyer ses larmes. Celui qui avait fait cette découverte dit à l'autre : «Voici son mouchoir qui est en core tout trempé de ses larmes. Mettons-le dans l'autre plat de la balance. Peut-être que la miséricorde de Dieu se contentera de si peu de chose ?» Ils l'y mettent en effet, le plat qui était élevé emporta l'autre, tous les billets se dissipèrent. Les anges firent un cri, en disant que la bonté de Dieu avait remporté la victoire. Ils prirent l'âme du voleur. Les éthiopiens s'enfuirent pleins de honte et de dépit.

Sitôt que le médecin fut réveillé, il prit ses habits, et courut à l'hôpital. Il vint au lit du voleur, il trouva que son corps était encore chaud et qu'il venait d'expirer, il remarqua sur son visage un mouchoir baigné de pleurs; il s'enquit de ceux qui étaient autour du lit, si le voleur avait reconnu ses fautes.

Ayant appris la vérité de cette aventure, et s'étant saisi du mouchoir, il vint trouver l'empereur. Il lui raconta en détail le songe qu'il avait eu, et ce qu'il avait appris de ceux qui s'étaient trouvés présents à la mort du voleur. «Seigneur, ajouta-t-il, rendons grâce à Dieu, nous savons qu'un voleur mérita le pardon de ses crimes en les avouant lorsque le Sauveur du monde expirait; nous venons de voir sous votre règne un autre voleur converti mériter d'être mis au nombre des prédestinés.

saint Anastase le Sinaïte (sermon sur le psaume sixième)

Quelqu'un qui est fermement décidé de devenir orthodoxe, et vit déjà, de son mieux comme chrétien, sera reçu par Dieu comme baptisé, même s'il quitte cette vie avant le baptême, qui ne dépend pas uniquement de lui. a. Cassien

Personne, homme ou ange, n'a vu Dieu et ne le verra jamais, parce qu'il ne voit que par ses sens ou son intelligence en tant qu'ange ou en tant qu'homme. Au contraire, celui qui est devenu Esprit et qui voit en Esprit, comment ne contemplerait-il ce qui est semblable à son mode de contemplation, selon les paroles des théologiens ? Cependant, dans la vision spirituelle elle-même, la lumière transcendante de Dieu n'en apparaît que plus complètement cachée. Quel être créé pourrait, en effet, recevoir toute la puissance infiniment puissante de l'Esprit, afin de voir par elle la totalité de Dieu ? Et pourquoi parlé-je de cette lumière cachée elle-même ? Son simple éclat qui, d'une façon extraordinaire, possède pour matière la contemplation du voyant, accroît la puissance de l'oeil spirituel en s'unissant à lui et le rend toujours de plus en plus accessible à lui-même, cet éclat ne cessera jusqu'à la fin des siècles de l'illuminer de ses rayons de plus en plus resplendissants, de le remplir éternellement de sa clarté de plus en plus mystérieuse et de faire briller de son propre éclat ce qui n'a jamais brillé auparavant. Voilà pourquoi les théologiens disent de cette lumière qu'elle est infinie : par elle, lorsque toute puissance cognitive a cessé son activité, Dieu, par la puissance de l'Esprit, devient visible aux saints, uni et contemplé comme Dieu par des dieux. En participant au Meilleur, ils se trouvent, en effet, transformés dans le Meilleur et, pour parler comme le prophète, ils changent de force et cessent toute activité de l'âme et du corps; seule cette lumière apparaît alors en eux et ils ne voient qu'elle, car leurs propriétés naturelles se trouvent dépassées par la surabondance de gloire, afin que, selon l'Apôtre, *Dieu soit tout en tous*. (II Cor 15,28) Car nous serons fils de Dieu, étant déjà *fils de la Résurrection, et comme des anges de Dieu au ciel qui contemplent constamment la face de notre Père qui est aux cieux*, selon la parole du Seigneur. (Mt 18,10)

saint Grégoire Palamas (défense des saints hésychastes, 3e traité, 31)

QUESTION :

«Pourquoi est-il dit qu'à cause de la croyance de l'homme la femme peut être sauvée et vice versa ? La croyance des parents peut-elle sauver les enfants et vice versa ?

RÉPONSE :

Voici le texte qui en parle :

«Si un frère a une femme non-croyante, et qu'elle consente à habiter avec lui, qu'il ne la répudie point; et si une femme a un mari non-croyant, et qu'il consente à habiter avec elle, qu'elle ne répudie point son mari. Car le mari non-croyant est sanctifié par la femme, et la femme non-croyante est sanctifiée par le frère; autrement, vos enfants seraient impurs, tandis que maintenant ils sont saints. Si le non-croyant se sépare, qu'il se sépare; le frère ou la soeur ne sont pas liés dans ces cas-là.» (I Cor 7-12-15)

Il s'agit d'un chrétien orthodoxe, dont la femme ne s'est pas convertie au moment de la conversion de l'homme. Ou vice versa. L'Église ne les oblige pas alors à se séparer. La partie non-croyante est sanctifiée, mais pas sauvée, par le croyant ! Les enfants bien sûr sont sanctifiés par le croyant.

Un ou une orthodoxe ne peut se marier avec une personne non-croyante, ou schismatique, ou hérétique. Donc cela concerne uniquement un couple non-orthodoxe dont une partie se convertit et l'autre non.

a. Cassien

Celui qui est parvenu à une vertu parfaite peut tirer profit des choses futiles elles-mêmes.

saint Grégoire Palamas

LA VIE DE SAINTE NATALENE²

fêtée le 10 novembre

Vers l'an 360, Frédélas, issu d'une noble famille romaine, ainsi que son épouse, Éléonore Godona, administrait la future Appamia, en véritable proconsul. Quoique la lumière de l'Évangile eût déjà pénétré dans ce pays, ils n'avaient pas abandonné le culte des idoles. D'un caractère dur et inflexible, Frédélas faisait exécuter à la lettre les édits de persécution que l'empereur Julien venait de réédicter contre les chrétiens. Jaloux de plaire à l'Apostat couronné, il essayait, lui aussi, de galvaniser dans notre pays le paganisme moribond. Mais le christianisme avait tellement envahi les Gaules depuis la conversion de Constantin, que, malgré ce dernier essor des fureurs païennes, on trouvait, jusques dans les plus petites bourgades du pays, des chrétiens pieux et fervents.



Frédélas avait eu, de son mariage avec Éléonore Godona, huit filles et point d'enfant mâle. Désireux depuis longtemps d'avoir un fils qui pût lui succéder dans son commandement, il mit toutes ses espérances dans l'enfant que son épouse était au moment de lui donner encore. Il lui fallait un fils pour satisfaire son orgueil paternel, et il avait juré par ses grands dieux que, s'il lui naissait une neuvième fille, il la ferait noyer dans un gouffre de l'Ariège.

Son serment, plusieurs fois renouvelé, était pour Éléonore un sujet de continuelles angoisses. Connaissant mieux que personne le caractère inflexible de son époux, elle redoutait le moment fatal.

Le jour de la délivrance étant arrivé, les angoisses d'Éléonore redoublèrent avec le pressentiment d'un malheur prochain. Elles furent à leur comble lorsqu'elle apprit qu'elle avait donné le jour à une fille. Le gouverneur parut l'accepter avec le calme du stoïcien, et son épouse put espérer un instant que, le sentiment paternel ayant étouffé un cruel dépit, le fatal serment ne serait pas réalisé. Ce père dénaturé se relève soudain de l'abattement où l'avait plongé cette nouvelle inattendue, se livre à une fureur extrême, appelle une servante, et d'un ton qui ne permettait aucune

observation : «Prends, lui dit-il, la fille qui vient de naître dans mon palais; va la noyer dans l'Ariège, après lui avoir mis au cou une grosse pierre.»

Pendant que le gouverneur se livrait aux excès de son dépit, on vit paraître sur le berceau de l'enfant un rayon de lumière, en forme de croix, qui brilla, par trois fois, d'un éclat extraordinaire. La chambre qui avait entendu ses premiers cris et reçu ses premières larmes, en fut illuminée d'une manière toute céleste. La mère et les femmes païennes qui l'entouraient, crurent y voir une énigme inexplicable, que chacune voulait deviner à sa façon.

La servante de Frédélas, se voyant dans la dure nécessité de mettre à exécution le détestable commandement qu'elle en avait reçu, prit l'enfant, l'enveloppa dans son tablier, et, mêlant ses larmes aux larmes de la mère éplorée, descendit lentement et comme à regret les

² écrit par l'abbé Labios en 1872

pentons du château du Castella, pour aller le long de l'Ariège près du gouffre que le gouverneur lui avait indiqué. Arrivée près du gouffre profond, elle se disposa à exécuter l'ordre parricide de son maître.

La divine Providence veille toujours sur ceux qu'elle a destinés à son service; elle voulut que saint Martin passât en ce moment sur cette route, et s'aperçût des tristes préparatifs du crime que la malheureuse servante allait commettre. Mû par un sentiment de charité, saint Martin s'approcha d'elle comme pour lui demander un renseignement. Sa vue jeta sur tous les sens de la servante coupable un trouble qui justifia les soupçons du saint voyageur. Martin ne demandant, à l'exemple de son divin Maître, qu'à sauver les pécheurs en les ramenant au bien, la rassura avec cette douceur qui inspire la confiance. Après l'avoir calmée, il lui dit d'un ton paternel et persuasif : «Ma fille, pourquoi voulez-vous commettre une action si détestable ? Qui vous oblige à vous rendre meurtrière de cette innocente créature ? Avez-vous le courage d'étouffer dans votre cœur la voix de la nature ? Ne craignez-vous pas de noircir votre âme d'un crime si affreux ?

Elle lui fit l'histoire de la petite enfant qu'elle venait de remettre dans son tablier, le priant de ne pas la compromettre auprès du gouverneur, qu'une telle révélation rendrait furieux et inexorable. Puis, au milieu des sanglots qui étouffaient sa voix : «J'ai reçu, dit-elle, l'ordre formel de la noyer dans ce gouffre; je suis dans l'impossibilité de la sauver, sans exposer ma propre vie; en désobéissant à un maître tel que Frédélas, j'attirerais sur moi les plus terribles, peut-être les derniers châtiments.»

Cette franchise et cette sensibilité firent concevoir à saint Martin, toujours heureux de saisir l'occasion d'exercer son zèle apostolique, l'espoir d'une double conquête pour le ciel. «Eh bien ! lui dit alors le saint, donnez-moi cette enfant; je vous promets que vous ne serez jamais compromise par mes paroles; votre maître en sera délivré, et vous ne serez pas homicide.»

A peine était-elle rentrée dans le château du Castella, que Frédélas, en homme qui veut en finir avec une mauvaise action, la fait appeler et lui demande si elle a fidèlement exécuté ses ordres. La servante, ne connaissant pas encore toutes les délicatesses de la sincérité, lui répond, avec l'assurance de la préméditation : «Vos ordres sont fidèlement exécutés; votre fille ne paraîtra plus devant vous.»

Saint Martin donna le nom de Natalène, pour montrer que Dieu, en la sauvant des eaux, l'avait, en même temps, par une grâce particulière de sa Providence, délivrée des ténèbres du paganisme. Ce premier devoir accompli, Martin la mit entre les mains d'une nourrice chrétienne qui, d'après ses ordres, devait prendre de son éducation un soin tout spécial.

Notre sainte commençait à peine à bégayer, qu'elle fut instruite, avec le plus grand soin, des vérités de la religion chrétienne. Elle y fit des progrès rapides. Plus elle avançait en âge, plus elle se fortifiait dans les sentiments de piété dans lesquels on la nourrissait. L'humilité, la douceur, la patience, la charité croissaient de jour en jour dans son jeune cœur. Elle faisait l'admiration de tous et les délices de sa mère d'adoption. À peine parvenue à l'âge de six ans, elle était devenue un modèle de prière.

Natalène, parvenue à sa quinzième année, eut le bonheur de pouvoir s'associer, elle aussi, avec quelques saintes filles qui pratiquaient en commun les conseils évangéliques. Elle s'adonna de cœur et d'âme au soulagement des pauvres et des malades. Elle était parfaitement instruite, comme nous le verrons plus bas, du mystère de sa naissance; sa nourrice le lui avait révélé, sans doute, pour lui faire aimer avec plus d'énergie le *Dieu qui l'avait adoptée pour son enfant, lorsque son père et sa mère l'avaient abandonnée* (Ps 5,17).

Natalène, en effet, dit son premier historien, était d'une grande et noble stature, qui décelait sa haute origine selon le monde; d'un visage doux et bien proportionné, qui paraissait refléter, dans des traits purs, toute la beauté de son âme. On comprend qu'une foule de mondains adorateurs ne lui épargnèrent pas les flatteries.

Près du cimetière de Frédélas et aux portes même de la ville, était un camp romain, où, selon l'habitude de ce peuple guerrier, s'étaient retranchées les légions destinées à consolider la conquête de cette partie de la Gaule narbonnaise.

Alydanus en était le lieutenant général, sous les ordres du gouverneur. Notre sainte, toujours portée aux œuvres de charité, se faisait un devoir de se rendre tous les jours à l'hôpital du camp, pour y visiter les malades et leur prodiguer les soins empressés et délicats dont une femme vraiment chrétienne a si bien le secret. Alydanus, la voyant passer tous les jours près de sa tente, fut épris de sa beauté. Son maintien et sa modestie lui inspirèrent tout d'abord le respect qu'on ne garde guère dans la vie des camps; mais bientôt, la passion l'emporta sur la

raison; elle lui fit oublier toute réserve et former le projet impie de la rechercher. De même que la charité a ses ruses innocentes, la passion a ses ruses perfides. Alydanus voulut à son tour prendre Natalène dans ses propres filets : il feignit une maladie qui devait l'attirer dans le secret de sa tente et lui permettre de réaliser dans l'ombre ses infâmes projets; mais on ne ruse pas avec une âme que le saint Esprit éclaire; notre sainte déjoua tous ses plans; elle se retira modestement et alla continuer ses soins pieux envers les pauvres.

Alydanus, furieux de se voir ainsi déjoué et méprisé, passe du plus vif amour à une haine acharnée : il forme le projet de dénoncer Natalène au gouverneur pour la faire condamner à mort comme coupable de prosélytisme chrétien auprès de ses soldats.

À peine a-t-il conçu son projet, qu'il le met à exécution. Il se rend immédiatement auprès de Frédélas, dénonce Natalène comme faisant tous ses efforts pour attirer ses soldats à la religion du Christ, et, afin de mieux irriter le gouverneur, lui dépeint notre sainte sous les couleurs les plus noires.

Natalène, le coeur toujours fixé sur son divin modèle, n'opposa aucune résistance aux soldats venus en nombre pour se saisir de sa personne : heureuse d'avoir à souffrir persécution pour la justice, elle se laissa lier sans proférer aucune plainte. Après l'avoir garrottée comme une criminelle, les gardes la conduisirent, en la maltraitant, au château du Castella.

Alydanus voyait arriver le moment de tenter un effort suprême pour arriver à bout de sa folle entreprise. Il se rendit donc au cachot de sa victime, persuadé que l'amour de la liberté l'emporterait dans le coeur de la jeune fille sur celui de la vertu. Il s'offrit à elle comme un libérateur et chercha, par toutes sortes de promesses et de flatteries, à lui faire promettre dans les fers ce qu'elle lui avait si obstinément refusé dans le camp où elle exerçait sa charité. En vain Alydanus lui promit-il de l'épouser; en vain lui fit-il entrevoir dans leur union un bonheur parfait pour le reste de ses jours; rien ne put faire chanceler son coeur; rien ne put ébranler sa fermeté et sa constance.

Alydanus, à bout de ressources, revint, plus furieux que jamais, auprès de Frédélas, et l'abordant d'un air insinuant que sut lui inspirer le désir de la vengeance : «Seigneur, lui dit-il, Natalène est invincible; j'ai travaillé en vain à l'amener à de meilleurs sentiments; elle persiste dans sa superstition; elle ne veut à aucun prix abjurer la foi du crucifié. Je m'étais flatté, en me rendant auprès d'elle, de vous épargner le souci de la condamner; mais elle est plus opiniâtre que jamais; plus que jamais, par sa désobéissance aux édits de notre immortel empereur, elle a mérité la mort réservée à ces infâmes chrétiens.

Ces paroles envenimées réveillèrent dans Frédélas toute la haine du sectaire; il ordonna donc à ses gardes d'amener de nouveau Natalène devant son tribunal. Pour obéir aux ordres du gouverneur, un détachement de l'armée romaine prit notre sainte dans son cachot et la traîna comme une criminelle insigne dans toutes les rues de la ville, avant de la conduire au tribunal de Frédélas. Se voyant chargée de chaînes et traînée dans les rues de Pamiers, avant de comparaître devant ses juges, elle se sentait heureuse d'avoir à imiter le Sauveur traîné dans les rues de Jérusalem.

Frédélas n'avait pas encore vu Natalène; il ne la connaissait que d'après les rapports malveillants du fourbe Alydanus. Lorsqu'il la vit paraître devant lui, avec ce calme et cette dignité que donne l'innocence, avec cette modestie qui ajoutait à sa beauté naturelle et aux grâces de sa jeunesse un charme tout particulier, il fut saisi d'admiration; sa colère, sans être désarmée, fléchit un peu à l'aspect de Natalène. Ce fut vainement qu'il la flatta et qu'il lui fit toutes sortes de belles promesses; elle fut aussi inébranlable dans la foi qu'elle l'avait été dans la virginité.

Voyant Natalène les refuser de la sorte, il prit le ton de sévérité qui lui était propre, et d'une voix capable de la terrifier : «D'où êtes-vous, jeune fille ?» lui dit-il. Notre sainte, disposée à tout souffrir pour la Gloire de Jésus Christ, lui répondit sans s'émouvoir et avec modestie : «Je suis née dans la cité de Frédélas». Ce mot produisit dans l'esprit du gouverneur une commotion extraordinaire dont il ne put se rendre compte. S'adressant à la jeune fille, avec un ton plus radouci : «De quelle famille êtes-vous ?» lui dit-il.

Natalène n'attendait que cette seconde question pour se faire connaître et réaliser la seule ambition de son coeur en ce moment le salut de l'âme de son père. «Je suis la fille du gouverneur, répondit-elle; vous êtes mon père.» Frédélas se sentit comme foudroyé par cette réponse; la parole disparut de ses lèvres, et il laissa Natalène raconter son histoire.

«Vous aviez huit filles, continua la sainte, et vous jurâtes par vos dieux que, si ma mère en mettait au monde une neuvième, vous la feriez noyer dans l'Ariège. Je fus la victime destinée à subir ce sort; mais un chrétien pieux et charitable me tira d'entre les mains de la servante qui

allait accomplir votre dessein. Je fus élevée par une nourrice chrétienne; elle prit soin de mon enfance et me fit embrasser la religion de Jésus Christ, dans laquelle je veux finir mes jours. Mon plus grand bonheur, après celui-là, ma seule ambition ici-bas, est de vous voir partager mon heureux sort, de vous voir renoncer aux idoles pour embrasser une religion qui, en me conservant la vie du corps m'a mise dans la voie du ciel, où j'espère obtenir un bonheur infini, dont le christianisme seul peut assurer la possession».

À cette révélation, Frédélas ne put méconnaître son sang dans cette jeune fille qui, du reste, était le portrait vivant de son épouse. Mais ce qui aurait dû le faire rentrer en lui-même et attendrir son coeur, ne fit que le jeter dans une fureur des plus violentes. Revenu de sa stupéfaction, il imposa silence à Natalène, d'un ton qui ne déguisait pas assez le trouble de son âme, et, sous prétexte de mieux instruire son procès, il ordonna qu'elle fût conduite de nouveau dans son cachot, et qu'on lui fit, en attendant, subir des tourments affreux, afin de la punir de sa misérable imposture.

Après avoir donné à son émotion le temps de se calmer, et à son coeur celui de s'endurcir, Frédélas ordonna que Natalène fût reconduite devant lui avec le même appareil que la première fois. Le gouverneur, après avoir prétendu lui faire observer que tout ce qu'elle avait dit dans le premier interrogatoire n'était qu'un tissu de mensonges, l'interrogea de nouveau, en lui ordonnant de dire publiquement la vérité.

Quoi qu'il en soit, la seconde question de Frédélas n'obtint de la part de Natalène qu'une réponse identique à la première. Sans se déconcerter, elle lui redit, circonstance par circonstance, l'histoire de sa vie.

@Frédélas prit alors le ton de l'ironie, le seul qui lui permit de ne rien rétracter de ses dénégations devant un auditoire que le récit simple et naturel de Natalène avait presque convaincu du contraire : «Vous voulez être ma fille, lui dit-il, vous la serez, à condition que vous renoncerez à votre religion.»

«Eh quoi ! dit alors Natalène, dans le transport d'une sainte indignation, à ce prix, être votre fille et habiter dans votre palais ! C'est ce que je ne ferai jamais. Je serai votre fille soumise à vos ordres toutes les fois que vous ne m'ordonnez rien de contraire à ma religion; mais je suis chrétienne, et ma religion m'enseigne qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes». Frédélas la condamna donc à être décapitée, et donna ses ordres pour qu'elle fût conduite immédiatement au lieu de son supplice.

Natalène entendit et accepta son arrêt de mort avec une joie intérieure. Cependant, avant de se séparer de son père, elle voulut tenter un dernier effort pour le salut de son âme. Natalène aimait toujours son père, elle l'aimait en Dieu et pour Dieu. C'est pourquoi, avant de le quitter, elle se jeta à ses genoux, moins pour l'attendrir que pour le convertir; et, lui tendant ses bras : «Mon père, lui dit-elle, mon cher père, écoutez la voix de votre enfant; mon bonheur serait parfait, je serais au comble de mes désirs, si je pouvais vous attirer au vrai Dieu; abandonnez donc les idoles que les passions des hommes ont inventées, et vous goûterez bientôt le plaisir incomparable de connaître, d'aimer et de servir le seul vrai Dieu.»

Frédélas était trop endurci par l'égoïsme pour se laisser toucher. Il ne voulut plus voir sa fille, et ordonna qu'elle fût livrée au plus tôt à ses bourreaux.

Natalène se voyant repoussée par son père, aux pieds duquel elle s'était prosternée, se leva, sans pousser une plainte, le salua profondément pour lui donner une dernière marque de respect filial, et se jeta d'elle-même entre les mains de ses bourreaux.

Les durs satellites de Frédélas chargent Natalène de lourdes chaînes, la poussent devant eux avec insolence et la conduisent vers le lieu qu'on appelle aujourd'hui le fond de l'Estang, jusqu'au pied d'un rivage situé près d'un tumulus romain qui porte de nos jours le nom de cimetière de Saint-Jean.

Dans ce trajet, un peu trop long pour ses désirs, elle eut à supporter toutes sortes d'injures de la part des soldats qui lui faisaient escorte et de la populace qu'ils ameutaient contre elle par des blasphèmes et des propos lascifs. Natalène marchait recueillie et silencieuse, offrant à Jésus Christ les insultes et les outrages qu'on lui prodiguait, pardonnant, à son exemple, avec toute la charité dont son coeur était rempli, priant pour la conversion de ses bourreaux et de ce peuple plongé encore, en grande partie, dans les ténèbres de l'erreur.

Lorsqu'elle fut arrivée sur le rivage désigné pour le lieu de son exécution, elle se mit à genoux, leva les yeux au ciel, adressant à son Dieu une prière fervente, en présence d'une foule de spectateurs qui venaient repaître leur cruelle curiosité de la vue de son sang. Puis, se tournant vers le bourreau, elle lui dit, d'un ton ferme et plein d'assurance : «Maintenant, exécutez les

ordres que vous avez reçus; en m'ôtant la vie, rendez-moi à mon Dieu qui me l'a donnée.» Le bourreau, qui déjà brandissait son glaive, lui trancha la tête d'un seul coup.

Lorsque le bourreau eût tranché sa tête et l'eût fait rouler à terre, les habitants de Pamiers furent témoins d'un miracle. La vierge martyre prit sa tête dans ses mains, au grand étonnement des spectateurs, et descendit le long du rivage, par le côté opposé à celui qu'on lui avait fait suivre pour la conduire au supplice. Elle rentra dans la ville par la porte Sainte Hélène, marcha ainsi jusqu'à la place du Camp, où elle succomba après avoir arrosé de son sang tout ce long parcours. Ce fut là qu'elle rendit sa belle âme à Dieu; ce fut là que de pieux et courageux chrétiens recueillirent ses précieuses dépouilles, pour leur décerner les honneurs dus aux martyrs. Ils ensevelirent la sainte dans le lieu même qu'elle semblait avoir choisi pour sa sépulture, et ce fut en cet endroit que, d'après une respectable croyance, on lui éleva, plus tard, un modeste oratoire, où on lui décerna le culte public qu'on lui rend encore de nos jours dans la chapelle qui porte son nom.

Cette chapelle aurait été bâtie sur l'emplacement même de l'oratoire primitif, lors de la construction de l'église Notre-Dame-du-Camp. On croit généralement aussi que la fontaine de Sainte-Natalène, qui coule encore près du cimetière de Saint-Jean, jaillit miraculeusement au contact de sa tête, comme jaillirent les trois fontaines sous les trois bonds de la tête de saint Paul, décapité sous les murs de Rome. C'est par ce fait que les personnes pieuses expliquent la propriété curative de ses eaux, et justifient la confiance traditionnelle que plus d'un malade de Pamiers met encore dans leur efficacité.

«Il viendra un temps où ce ne sera pas la répression, mais l'argent et les séductions du monde qui détourneront les gens de Dieu. Alors, les âmes chuteront en plus grand nombre qu'aux temps des persécutions ouvertes. D'une part, on exaltera la Croix, on dorera les coupes, mais d'autre part s'installera le règne du mensonge et du mal. La vraie Église sera toujours persécutée. Alors, les uniques voies du salut seront l'affliction et la maladie. La persécution adoptera un caractère des plus sophistiqué, des plus imprévisibles... Il sera effroyable de vivre à cette époque. Nous ne vivrons pas jusque là, gloire à Dieu ! A cette époque, la procession partira de la Cathédrale de Kazan pour rejoindre la Laure Saint Alexandre Nevski» (Saint-Pétersbourg).

prophétie de saint Seraphim de Vyritsa